

SOEUR ANNE-MARIE BALISTRERI

1911 - 1993

Qui à Ajeltoun ne connaissait pas Soeur Anne-Marie ? Sa mort subite et tellement inattendue a bouleversé toutes ses anciennes compagnes et élèves et les témoignages de leur affection et de leur reconnaissance sont arrivés nombreux. Ce sont eux qu'évoquera très souvent cette notice.

Marianna BALISTRERI naît à l'automne 1911 en Sicile, à Bagheria, sur la côte de la mer Tyrhénienne, non loin de Palerme, la plus grande ville de l'île. Signalons au passage que la Sicile avait été en partie conquise au IXème siècle avant Jésus-Christ, par les Phéniciens, ancêtres des Libanais, et que, dans ces temps reculés, Palerme, cité phénicienne, s'appelait Panormos. Soeur Anne-Marie, au Liban, se retrouvera donc un peu en pays de connaissance !

En attendant, retournons à Bagheria où grandit notre soeur dans une bonne famille italienne très unie et très chrétienne. Marianna a un frère et deux soeurs. Son père est entrepreneur et sa mère tient la maison. La vie y est douce : dans la dernière lettre écrite par Soeur Anne-Marie, trois jours avant sa mort, elle rappellera les souvenirs du passé :

"Dans mes moments de calme, je revois, comme après un rêve, les jours heureux avec papa et maman, Carmelina, Peppa..."

Bonheur familial : beauté du pays auquel la fillette est déjà sensible. Sous le chaud soleil de Sicile mûrissent les raisins et fleurissent les orangers. La mer est d'un bleu profond et la petite fille n'est pas la dernière à se jeter dans les belles vagues crêtées d'écume. Elle aimera toute sa vie la "grande Bleue". Il lui arrivera souvent, au cours de sorties ou de promenades sur la côte libanaise, d'évoquer les joyeuses baignades d'autrefois et, se souvenant de ses talents de bonne nageuse, elle ajoutera en riant : "Dommage ! j'ai oublié mon maillot."

Elle évoquera aussi parfois le souvenir de son père, admirant avec les siens la voûte étoilée et disant : "Regardez... la plus belle étoile, c'est moi."

Comme la plupart des fillettes et des jeunes filles de la petite ville, les trois soeurs fréquentent l'Asile Trabia, tenu par les Filles de la Charité. Elles y apprennent la couture, la broderie et Marianna y ajoute la musique. Le soir, à la veillée familiale, chacun joue de son instrument : "On s'endormait en musique," dira-t-elle. Une distraction très appréciée est la préparation d'activités récréatives organisées par les soeurs, pour la jeunesse du pays. Marianna n'est jamais la dernière pour monter sur la scène et interpréter un rôle. Couture, broderie, répétitions de saynètes et de ballets, musique, chant, préparation humaine à tout ce qu'elle réalisera, avec tant de talent et de joie, tout au long de sa vie communautaire. Ajoutons y, pour être complète, la confection des crèches de Noël où devaient se manifester déjà son goût et son talent de bricoleuse.

Dans cette vie heureuse et sans histoire, Dieu est le premier servi. Son frère écrit : "Sa vie était centrée sur le voisinage de l'église." Enfant de Marie, elle fréquente, avec assiduité, l'Association mariale. Sa foi est solide et sa piété, profonde.

Ses contacts avec les soeurs lui ont fait connaître Saint Vincent. Auprès d'une amie tuberculeuse, elle apprend qu'aimer c'est servir ; Marianna la visite, s'occupe d'elle, lui lave son linge, la soutient dans son épreuve. Sa vocation de fille de la Charité se précise mais lorsqu'elle en parle, son père refuse de la laisser partir. Pour obtenir son consentement, elle multiplie les sacrifices ; chaque point de sa broderie est offert à cette intention. Enfin l'autorisation paternelle est donnée et Marianna fait sa demande d'admission à la Communauté. Elle a 26 ans.

Après un fervent postulat à l'hôpital "Elena d'Aosta" de Naples, elle entre au séminaire de la même ville en mars 1937. La directrice est ma Soeur Montlahuc avec laquelle Soeur Anne-Marie est restée en relation jusqu'à la fin de sa vie. Souvent elle racontait combien elle avait été touchée quand, après des dizaines d'années de séparation, celle-ci l'avait reconnue et lui avait lancé un "Ma fille" plein d'affection. Et dans sa dernière lettre à sa famille, elle écrira :

"Je ne sais pas si vous pouvez vous souvenir de ma si estimée Soeur Directrice du Séminaire de Naples. Avec elle jamais la correspondance n'a été interrompue." Longue correspondance puisque Soeur Montlahuc fêta ses cent ans, en l'honneur de quoi Soeur Anne-Marie lui offrit un petit drapeau libanais. Et la lettre poursuit : "Avant la fête de son centenaire, elle apposait encore sa signature au bas de la lettre écrite par sa secrétaire. Hélas ! c'est fini. A l'âge de 101 ans,

doucement elle est partie voir face à face le Seigneur de son Amour.

Elle ne devait pas tarder à la rejoindre.

C'est avec une immense joie qu'elle se voit désignée en janvier 1938 pour aller finir son séminaire à la rue du Bac. Elle souhaite le Grand Etranger, la Chine, Madagascar ou l'Abyssinie et exprime son désir des missions.

En mai 1938, elle prend l'habit et reçoit de notre Mère Chaplain son placement pour le Liban. Après quelques semaines d'attente à la Maison Mère, elle s'embarque pour "la Terre Etrangère" et le 21 juin, elle arrive à Beyrouth avec sa soeur Chesnelong qui va être sa première Soeur Servante à Ajeltoun. Comment devinerait-elle qu'elle va passer 55 ans dans la même maison?

Ajeltoun est situé dans la montagne libanaise du Kesrouan, à 850 mètres d'altitude. La maison avait commencé très pauvrement en 1903 ; des filles de la Charité y venaient chaque jour de Zouk pour instruire les enfants du village. Puis ce fut un début d'internat pour les fillettes qui travaillaient à dévider les cocons de soie dans une filature voisine. En 1908, on commença un ouvroir de broderie. La guerre de 1914 mit fin temporairement à ces activités. Elles reprendront en 1919 et la maison s'agrandira lentement pour loger petites et grandes internes et pour ouvrir successivement une école externe et une école technique.

Qui verrait actuellement la maison Saint Vincent ne pourrait en deviner les débuts pauvres et difficiles, pas plus qu'il ne pourrait reconnaître le petit village d'autrefois dans l'Ajeltoun d'aujourd'hui.

Voilà donc notre soeur Anne Marie arrivée dans le cadre où tout le monde l'a connue. Une ancienne se souvient :

"J'étais en 7ème quand on vint annoncer qu'une jeune soeur italienne était arrivée. Nous sommes toutes sorties pour l'accueillir."

Quel va être son office ? Les petites internes lui sont confiées ; le choix est bon car elle a un vrai coeur de maman. Ses anciennes filles en témoignent toutes. Bébés de 3 ans ou fillettes d'une dizaine d'années, elle les a toutes aimées et s'est donnée tout entière aussi bien aux soins de leur santé qu'à leur éducation morale et chrétienne.

Telle ancienne, recueillie exceptionnellement à l'âge de 1 an et $\frac{1}{2}$, évoque Soeur Anne Marie avec autant d'affection qu'on le ferait pour sa propre mère. Et elle rappelle ses souvenirs : soins de jour et de nuit pendant une mauvaise jaunisse, achat de chaussures et de vêtements pour les grandes

fêtes, argent de poche pour les promenades, trousseau complet lors du départ de la maison. Multiples attentions qui se continueront après son mariage, à la naissance des enfants, à leur première communion... Et elle conclut : "Elle était la vraie "téta" de mes fils."

Il fallait en entendre une, symbole de toutes les autres qui rendent sur Soeur Anne Marie un témoignage semblable. L'une d'elles ajoute un détail qui révèle la vraie Fille de la Charité : "Elle se réservait les enfants qui avaient la tête sale ou la gale et tenait à les nettoyer elle-même."

Ses petites filles, elle les veut toujours propres, bien tenues, impeccables. Qui ne sait ce que cela représente de travail ? Et ce n'est pas le seul puisque Soeur Anne Marie est chargée de la buanderie. Une de ses premières compagnes précise :

"Levée à 4 heures avec tout le monde, par tous les temps, debout toute la journée à laver le linge à la main (il n'y avait pas encore de machine à laver), je la revois, après cette rude journée de lessive, à genoux à l'oraison du soir, bien droite, les mains jointes sur le banc devant elle, toute plongée dans le Seigneur. Il faut que "Ma Soeur" l'oblige à s'asseoir avant le $\frac{1}{4}$ d'heure prévu."

Le même son de cloche se fait entendre et de la part d'autres compagnes et de la part des laïques qui la voient travailler, sans jamais se plaindre. De 1940 à 1950, c'est à Ajeltoun qu'a lieu la retraite annuelle. C'est aussi à Ajeltoun que durant nombre d'années, les jeunes soeurs du Séminaire passent les mois d'été, trop chauds à Beyrouth. Il faut alors préparer les chambres, faire les lits, et, au départ, laver les draps. Ce dernier travail lui incombe personnellement.

Autre temps fort dont se rappellent toutes les "moins jeunes" des Filles de la Charité : les travaux communs, amidonnage du linge de costume, cornettes et collets, repassage sans parler des "fines reprises". Soeur Anne Marie n'y était jamais la dernière.

Ajoutons à cela, le soin du poulailler dont elle a la charge et beaucoup d'autres travaux que nécessite la grande pauvreté de la maison.

Energique, elle ne craint pas sa peine et ne pourrait-on pas lui composer, à l'imitation d'une farce célèbre du Moyen-Age français, un parchemin de ces nombreuses activités :

"Chaque matin tirer l'eau du puits"

En hiver chasser la neige du devant des portes et de l'allée de l'église,

Le soir, fermer toutes les portes de la maison,
Eteindre le générateur en passant devant le cimetière
Frotter, laver, rincer, linge des soeurs et des enfants
Amidonner, repasser, cornettes, collets et toquois
Raccorder linge, cottes et chemisettes,
Reprendre bas et chaussettes,
Faire du neuf en arrangeant le vieux,
Tenir propre le poulailler et nourrir ses habitants,
Mettre la main à tout et sourire à chacun."

Quand elle passera des petites internes aux grandes, elle pourra leur répéter, souvent : "Il ne faut jamais perdre le temps." Elle en est un exemple. Aussi ses filles accourent-elles pour l'aider et la suivent-elle jusqu'au poulailler. De leur maîtresse, elles apprennent, de façon pratique, que :

"La vie simple aux travaux ennuyeux et faciles
Est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour."

Devant tout ce travail matériel, indispensable à la vie de la maison, Soeur Anne Marie n'a jamais fait la moue.

"Je n'ai jamais surpris une plainte ou une critique", phrase qui revient à plusieurs reprises dans les témoignages reçus. Au contraire, elle prend sur elle le souci de la maison et, à mesure que les années passent, elle cherche comment aider la soeur servante, comment alléger ses soucis. Et dans ce but, elle met en oeuvre tous ses talents :

Cours de musique rémunérés, travaux de broderie et peinture de tableaux pour les ventes de charité, bricolages divers pour alimenter les loteries des kermesses.

Elle a encore d'autres talents. Combien de séances théâtrales n'a-t-elle pas organisées : chants, danses, saynètes, tableaux vivants... Et en avant la musique, et en avant la confection des costumes et en avant la peinture des décors !

L'une de ses anciennes évoque les personnages évangéliques qu'elle a représentés : L'ange de Noël entonnant : "Les anges dans nos campagnes" ou le vieillard Simeon, portant l'enfant Jésus en chantant : "Rappelez-moi Seigneur dans votre paix profonde."

La complaisance de Soeur Anne Marie est sans bornes. Un jour, pour une danse militaire, elle avait coupé, cousu et peint 100 drapeaux. A la répétition, la monitrice se rend compte que l'envers des drapeaux n'étant pas peint, cela manque d'esthétique. Que faire ? Les doubler, et à sa demande, Soeur Anne Marie s'exécute avec le sourire.

C'est elle encore qui sera responsable de l'ouvrage. Elle excelle dans tous les travaux manuels et enseigne la coupe, la couture, la broderie. Très précise, elle exige de ses élèves la minutie dans la confection des boutonnières,

dans la pose des boutons et des pressions. Il faut que cela soit parfait sinon : "Recommencez". Telle ancienne raconte : "A présent grand-mère, je suis encore sollicitée par les parents et amis pour faire des reprises et des boutonniers. Et je suis flattée d'entendre mes enfants me dire : personne, maman, même la meilleure couturière, ne fait aussi bien les boutonniers ; qui vous a appris ? Et je suis heureuse et fière de leur répondre : c'est Soeur Anne Marie qui a été mon professeur."

Une vie entière passée au service des enfants, petits et grands, c'est toute une population qui lui est passée par les mains, mais aussi par le coeur qui n'a rien oublié. Que de liens d'amitié entre elle et ses anciennes. Naissances, premières, communions sont des occasions choisies pour les matérialiser par une visite, un petit cadeau bien choisi, ouvrage fait de ses mains, médaille, friandises. Les malades et celles qui souffrent d'un deuil sont sûres, elles aussi, de la voir arriver, compatissante et compréhensive. Chaque dimanche, à la sortie de la messe, c'est un échange de nouvelles : problèmes et soucis, inquiétudes de santé, joies aussi ; tout est partagé et le tout s'accompagne d'un conseil ou d'une promesse de prière.

Écoutons le témoignage de la famille AZAR très engagée chrétiennement : "Notre maison étant voisine du couvent, elle venait souvent chez nous. Et quand elle était là, c'était toujours une fête. Elle se sentait de la famille. Et nous la comptions des nôtres, partageant ensemble peines et joies. Toujours prise par ses poules, ses lapins, ses pigeons, elle avait su garder jusqu'à un âge avancé, une âme d'enfant pleine de poésie et d'imagination. C'était alors une communion d'âme, une joie chez nous, Jésus étant toujours le centre de la conversation."

Elle est aussi très aimée des enfants de l'école qui pendant les récréations envahissent son atelier. Les plus assidus sont les garçons qui profitent des heures de couture pour venir la retrouver. Les moins doués et les plus insupportables devenaient presque des artistes : confection de plâtres, bricolages, pyrogravure, travaux souvent accompagnés du jeu de la flûte. Dernier bricolage trouvé, à sa mort, sur la table : des croix en pinces à linge, le vernis déjà mis. Dans la dernière lettre adressée à sa famille, Soeur Anne Marie écrit : "Les leçons de musique sont nombreuses et me donnent de grandes satisfactions." Et elle cite le cas d'une de ses élèves, âgée de 14 ans :

"En trois mois, alors qu'avant elle ne savait rien, elle a réalisé "Sancta Lucia". (Ne sent-on pas dans cette phrase toute sa fierté de Sicilienne ?)

Et elle ajoute : "Maintenant, après 9 mois d'étude, elle joue à la perfection l'Ave Maria de Gounod et bien d'autres morceaux que je jouais quand j'étais petite".

Telle est au milieu de ses multiples occupations, notre soeur Anne Marie; telle la connaissent et l'estiment ceux et celles qui la voient vivre depuis plus de 50 ans. Avec elle, maintenant, passons de l'autre côté du décor, entrons dans les coulisses pour découvrir d'où lui vient ce rayonnement qui fut le sien. Comment vit-elle sa vie de Fille de la Charité à l'intérieur de la Communauté ?

Vient en premier son don à Dieu, don plénier jamais repris, alimenté jour après jour par une exactitude sans faille à tous les exercices communautaires, prières, examens, rencontres, échanges, et nourri par une profonde vie d'oraison que révèlent ses longues heures passées à genoux devant le Saint Sacrement. Le temps à la chapelle ne lui semble jamais assez long. A ce culte d'adoration, elle joint spontanément la louange. Qui ne l'a vue en extase devant un coucher de soleil, une fleur des champs ou un visage d'enfant qui sont aussi pour elle visages de Dieu.

Une soeur de l'hospice de Jérusalem avoue avoir été frappée, lors d'un pèlerinage de Soeur Anne Marie en Terre Sainte par la joie qu'elle manifestait, ne cessant de rendre grâce.

Comment s'étonner que cette joie ait été semence de vocations ? 6 soeurs de la Croix, 3 soeurs de la Sainte Famille maronite, 4 Filles de la Charité. Ces dernières durent lui être particulièrement chères. Dans sa dernière lettre n'écrit-elle pas : "La Communauté est belle ! dans les détails, elle est plus délicate encore, attentive, affectueuse." Et si l'on comprend son influence sur les postulantes passant dans la maison et sur les jeunes soeurs du Séminaire y venant en stage. Lors de sa mort, les trois dernières se réunirent spontanément, comme elle demandait Saint Vincent, pour s'entretenir des vertus de Soeur Anne Marie et, parmi les remarques envoyées à la suite de cet échange, ne lit-on pas : "Elle nous transmettait sa joie d'être Fille de la Charité."

Mais tout bonheur s'achète, toute joie se paye. La vie n'est pas un roman rose. Pratiquer les vertus de base recommandées par Saint Vincent ne se fait pas sans lutte. Pauvreté, obéissance, humilité, mortification, sont coûteuses à la nature, et il est difficile de se libérer d'une certaine recherche de soi-même qui se traduisait chez Soeur Anne Marie par le plaisir qu'elle éprouvait à être entourée et à se sentir aimée.

Soeur Anne Marie pratique une stricte pauvreté, entretenant son linge et son habit, veillant à éviter tout gaspillage dans la maison et chez les enfants. Ne changeait-elle pas

de linge pour aller nettoyer le poulailler dans la crainte de se salir. Il n'empêche que parfois une pointe de coquetterie se révèle dans un goût certain pour la toilette : elle aime à être bien habillée et se réjouit d'un joli manteau grâce auquel elle est plus élégante et sa bosse moins visible.

Mais l'argent qu'elle reçoit de sa famille ou d'autres donateurs est mis tout entier au service des pauvres et des enfants.

Sa mortification est exemplaire. Pendant tout le Carême et jusqu'à la fin de sa vie elle se contente, le matin, de quelques olives et d'un morceau de pain. Et malgré le froid des hivers, elle refusait toute chaufferette dans sa chambre.

Si elle savait reconnaître ses fautes et en demander pardon, on peut penser que cela devait lui coûter car elle tenait à ses idées et à ses jugements, aimait à être approuvée dans ce qu'elle faisait ou disait. Il lui arrivait même de se décourager quand on lui signalait ses faiblesses.

Lorsqu'elle dut se détacher de son office auprès des internes, cela lui fut certainement très dur mais elle le fit avec tout son esprit de foi, laissant toute liberté à la jeune soeur qui héritait de ses filles.

Les soeurs du Séminaire ont souligné "son effacement serein devant d'autres qui la remplaçaient par exemple pour le chant ou la musique. Sans manifester aucun mécontentement ou se sentir mise de côté, elle remerciait avec reconnaissance."

Continuons à lire la feuille du Séminaire qui relève chez Soeur Anne Marie "le souci de construire la Communauté chaque jour."

C'est peut-être là sa caractéristique essentielle. Si elle aime répéter : "J'ai toujours été heureuse en communauté", il faut reconnaître que de ce bonheur elle a souvent été la cheville ouvrière. Elle-même en précise certains points : "J'ai toujours aimé mes compagnes, j'ai toujours aimé et respecté mes soeurs servantes", ce à quoi elle ajoute : "Je n'ai jamais changé de maison mais tant de soeurs ont changé autour de moi ! chaque fois, surtout lorsqu'on changeait la soeur servante, c'était pour moi un changement de maison". Et malicieuse, elle soupire : "J'en ai assez de roder de nouvelles soeurs servantes."

Son affection, elle la traduit par le souci de l'union entre les soeurs, la recherche de la convivialité, le partage, la joie. Soeur Anne Marie est tout entière dans ces mots.

Se dépêche-t-on, à table, de ramasser les assiettes pour commencer la vaisselle avant la fin du repas, elle proteste en riant : "Mais laissez-nous le temps de vivre."

Une soeur ancienne, une soeur malade ont-elles besoin de quelque chose, Soeur Anne Marie accourt. Une compagne a-t-elle particulièrement soigné la décoration de la chapelle, Soeur Anne Marie s'exclame : "Comme c'est joli ! merci." Quelques tensions se font-elles sentir à l'intérieur de la communauté, Soeur Anne Marie se surpasse pour animer la récréation : farce, musique, anecdote amusante et... pourquoi pas ? une valse.

Pour un jour de fête, elle a le don des "petits riens" qui font plaisir : un bricolage, la copie d'un chant, un oeuf frais pondu.

Les idées ne lui manquent pas. Fidèle à ses amitiés, ne décroche-t-elle pas le téléphone pour chanter ses souhaits de fête à une de ses anciennes soeurs servantes. Comment d'ailleurs évoquer Soeur Anne Marie sans l'entendre chanter ? Elle ne serait pas fille d'Italie et de Sicile ! Le chant fait partie de sa vie. Lors d'une sortie, à peine est-on monté dans la voiture qu'elle commence. Chaque lieu traversé suscite une mélodie. Devant le Christ Roi, elle entonne : "Christus Vincit"... Au retour ce sera : "Chez nous soyez Reine" et entre deux ses compagnes auront pu jouir de "Sancta Lucia", de Sole Mio, ou de "l'Ave Maria" de Mozart.

Il reste encore un dernier volet à évoquer dans la vie de Soeur Anne Marie. Solidement implantée au Liban, elle a vécu avec son pays d'adoption les rudes années de la guerre. Au temps des massacres de Damour et du Chouf, très nombreuses sont les familles qui se réfugient dans la montagne du Kesrouan. La maison Saint Vincent en accueille un certain nombre. Dortoirs et classes sont remplis et la communauté se met à leur service. Écoutons une petite histoire en passant. Le frère Nour, participe largement à l'accueil. Il loge à Saint Vincent. Soeur Anne Marie, étant donné le mauvais état de ses vêtements, lui confectionne, en bonne couturière, une tunique de jute mais elle a moins de succès avec ses chaussures. Vu l'état lamentable de ses sandales, elle leur en substitue des neuves sans prévoir quel va être le résultat de son intervention charitable : à dater de ce jour, le frère Nour ne circula plus que... nu-pieds.

Soeur Anne Marie a plus de succès avec les femmes réfugiées qui, désœuvrées, reçoivent volontiers des leçons de couture. De nouveau en 1989, lorsqu'éclate la guerre de la libération, Saint Vincent accueille des familles venues cette fois-ci des quartiers de Beyrouth (Hadath, Baabda, Bsous...) Mais si le Kesrouan n'a été jusqu'alors que zone d'accueil, le temps approche où il va devenir lieu de bataille et de bombardements. Lorsqu'à la fin de l'été 89, on voyait passer, sur la mer, les innombrables roquettes que crachaient de là-haut,

au-dessus de Kalaa el Bghuès de Staline, on n'imaginait pas que bientôt toute la région serait frappée à son tour.

Dès la fin de janvier 90 arrivent les premiers obus. Les parents affolés viennent prendre leurs enfants. Mais restent 150 internes, toute communication étant coupée.

La fête de Saint Maron est préparée dans l'abri improvisé, la salle de fête sous la chapelle. Le 9 février est calme mais le lendemain, les canons tonnent très fort. Trois chars d'assaut sont postés autour de la maison, endroit, paraît-il, stratégique. Et les obus pleuvent. La chapelle en reçoit deux, qui percent un mur épais, brisent des vitraux et remplissent l'abri de poussière. Durant 24 heures, les canons ne cessent de tonner. Lorsque arrivent quelques matinées plus calmes, on essaie d'occuper intelligemment les enfants pour leur créer une ambiance à peu près sereine.

Pour les grandes ce sont des cours d'italien, de coupe, de couture, de dactylo, pour les plus jeunes, danse, chant, préparation de sketches. De tout cela, Soeur Anne Marie prend sa part.

Et les jours se succèdent, jours de calme, jours de violence. A la fin de février, plusieurs familles parviennent à passer pour prendre leurs enfants. Heureusement car les jours sombres ne sont pas terminés. Les 17 et 19 Mars, plusieurs obus frappent le foyer des petites, celui des grandes (un obus est découvert sur un lit), l'école technique, la communauté. Le vendredi 30, six assauts de miliciens sont repoussés par l'armée à Kleiat, distant de 3 Kms.

Tout ce temps lourd d'angoisse, Soeur Anne Marie l'assume courageusement ayant refusé de quitter la maison pour gagner une communauté moins exposée. Comme ses compagnes, elle vit la peur des obus, l'inconfort de l'abri où il faut se précipiter à la moindre alerte et essayer de dormir la nuit malgré le manque de place et le grondement continu des canons.

Il faut bien terminer cet exposé de guerre par quelques "fioretti". Les obus ne font pas oublier à Soeur Anne Marie son office du poulailler. Dès qu'il y a une accalmie, vite, elle y court, quitte à être cause d'inquiétude pour sa soeur servante. Hélas ! un jour, c'est la vision d'horreur ! 14 lapins gisent morts sur le sol. Les larmes en montent aux yeux de notre soeur. Aussi lorsque une heureuse naissance a lieu au clapier, s'empresse-t-elle d'emporter ses petits "lapinots" pour les mettre en sûreté aussi près que possible de l'abri de la communauté. Saint François a dû sourire au ciel.

Le temps passe. Le 23 mai 1987, elle a fêté ses 50 ans de vocation. Mais elle refuse de se sentir vieillir :

"Je ne suis pas vieille... On vieillit quand on ne fait plus de projets. Moi, je passe des nuits à préparer dans ma tête tel tableau vivant pour Noël, tel bricolage pour les enfants."

Pourtant elle n'est pas sans souffrir de quelques infirmités. Dès 1980, elle entend très mal. Une opération lui fait recouvrer 40 % d'audition. Après l'ouïe, c'est la vue qui baisse et elle doit subir une double opération de cataracte. Une de ses compagnes se dit avoir été édifiée de la voir souffrir en silence, essayant de bien remplir son temps, sans murmure et sans plainte. Malgré ces petits accrocs de santé, elle continue paisiblement sa route, disant un mot aimable à tel professeur rencontré, en encourageant un autre, faisant preuve envers les enfants d'une indulgence de grand-mère. A celle qui lui conseille : "Ces enfants vous agacent, renvoyez les", elle répond calmement : "Mais non, madame, ne vaut-il pas mieux les aimer que les gronder."

Et nous voici rendues aux derniers jours car tout va aller très vite. Le 26 novembre, on célèbre pour l'école la fête de la Médaille Miraculeuse. L'église de la paroisse est pleine de jeunes et de familles du village. Soeur Anne Marie jubile et ne cesse de répéter : "Comme c'est beau ! comme les enfants ont bien chanté ; la Vierge doit être heureuse." Et la joie est de la fête : Joie de la prière communautaire fervente dans une chapelle joliment fleurie. Joie des petits cadeaux reçus... "Je peux faire des heureux !"

Le 27, c'est selon la tradition, la messe et le petit déjeuner à Réyfour, pour les soeurs des maisons voisines. Soeur Anne Marie jouit, comme toujours, de la rencontre communautaire.

Le 29 a lieu à Bhannès l'enterrement de Soeur Chaland qui, presque centenaire, est allée à la rencontre du Seigneur. Soeur Anne Marie y assiste, parle avec les unes et les autres, heureuse de retrouver parmi elles une jeune soeur italienne qui fut sa compagne à Ajeltoun et à laquelle elle garde une profonde amitié. Rentrée à la maison, elle donne une leçon de piano avant de retrouver, autour de la table du réfectoire, toutes les soeurs de la maison. Celles-ci savourent, avec gourmandise, les excellents pigeons de Soeur Anne Marie. Et les exclamations fusent : "Qu'ils sont bons... qu'ils sont tendres !"

La joie dans les yeux, Soeur Anne Marie en promet d'autres pour ...Noël ! La journée se termine par une bonne soirée communautaire devant la Télé qui annonce une visite probable du Pape au Liban dans l'année.

Joie de Soeur Anne Marie. N'avait-elle pas, lors d'une rencontre du Saint Père à Rome, demandé au Pape de faire quelque chose pour le Liban.

Et la nuit descend sur la maison qui s'endort... jusqu'à la prière du lendemain.

D'habitude, Soeur Anne Marie est la première à la chapelle. Son absence ce matin-là inquiète ses compagnes. Pourtant deux d'entre elles l'ont vue se diriger vers la salle de bains. Une soeur va voir et revient en disant : "Elle dort". Surprise, la soeur servante entre dans la chambre, l'appelle, touche sa main : elle est froide. Le médecin voisin appelé aussitôt, confirme le décès, remontant à un quart d'heure. Soeur Anne Marie est partie sans déranger personne comme elle le souhaitait. Plusieurs fois n'avait-elle pas répété son désir de "mourir, les armes à la main", sans perdre ses facultés pour ne pas être à la charge de la Communauté. Elle l'avait souvent demandé au Seigneur et le Seigneur l'a prise au mot.

Le prêtre venu pour la messe lui donne l'absolution. Elle est descendue et exposée dans le parloir de la maison. Dès que la nouvelle est sue, élèves, familles, soeurs du voisinage, anciennes internes, tous ceux et celles qui l'ont connue et aimée, viennent prier près d'elle et exprimer leur reconnaissance, tandis qu'une cassette module, assourdi, l'Ave Maria qu'elle aimait tant. Et tout le jour, c'est un long défilé : on pleure, on prie, on baise son chapelet, ses mains et on évoque tel souvenir, tel acte de bonté.

Le soir, à 6 heures, une messe regroupe autour d'elle la communauté, des amis, des voisins. C'est au chant du cantique à la Vierge : "J'irai la voir un jour", comme elle l'avait souvent demandé, que son cercueil quitte la maison pour l'église. Le lendemain, la cathédrale Saint-Nicolas, où est célébré le service funèbre, est comble : élèves et leurs parents, familles du village, amis venus parfois de loin, Filles de la Charité et Religieuses, et surtout anciennes internes de Soeur Anne Marie. Après la messe chantée par les élèves et les professeurs, le cercueil est porté par les jeunes du village jusqu'au cimetière de la maison, cette maison où elle arrivait jeune et joyeuse, un jour de l'été 1938 et où elle vécut heureuse pendant 55 ans. N'avait-elle pas dit récemment : "Le jour de mon enterrement que l'on dise que j'ai toujours été heureuse dans ma vie de communauté".

Il est émouvant, alors que Soeur Anne Marie vient de nous quitter, de relire quelques lignes d'un psaume que Monsieur Azar avait écrit et dont il lui avait fait la lecture, à sa dernière visite, quelques jours à peine avant sa mort.

"Seigneur,

Tu me tiens par la main et je me laisse guider

Mon chemin s'illumine de ta présence

Une voie merveilleuse s'ouvre devant moi.

Je suis tranquille, sûr d'arriver au bon port.

A ce havre de paix dont j'ai rêvé toute ma vie.

Là, je trouverai mon port d'attache, il y habiterai, mais

demeure ultime,

Dans la joie ineffable de ta présence.

Telle fut la vie d'une simple FILLE de la Charité,
au service des enfants et des pauvres, dans un village de
la montagne libanaise.
Laissons Saint Vincent en tirer la leçon.

"Quand j'entends lire la vie des saints chez nous"

je dis en moi-même: Voilà ce que nos sœurs ont fait. Pour
moi, si elles ont fait tant de bien, c'est par la grande fide-
lité qu'elles ont eue à Dieu, dans les moindres choses.



